

L'HOMME DE FOI

Le théologien Gustave Matelelet montre comment l'œuvre de Teilhard ouvre de nouveaux chemins spirituels. S'il s'enthousiasme des réussites de l'homme, Teilhard veut aussi nous aider à donner un sens à nos échecs.

- P. Gustave Matelelet, jésuite et théologien (Centre Sèvres). Auteur de *Le Christ de Teilhard*, à paraître en avril 2005 aux éditions Lessius.

C'est dans l'un de ses ouvrages majeurs, *Le Milieu divin* (1927) que Teilhard présente sa conception de la vie spirituelle. Celle-ci concerne l'homme tout entier, dans son centre et sa périphérie. Teilhard nous saisit tels que nous sommes au quotidien, dans nos activités (le travail, l'effort) comme dans nos passivités (la souffrance et la mort). Hors d'elles, en effet, notre existence n'aurait plus de consistance, quels que soient l'âge, le sexe et les états de vie. C'est là que Teilhard situe le lieu de la rencontre où Dieu nous "divinise", selon son propre mot, c'est-à-dire s'unit à nous, au sein même des efforts accomplis ou des obstacles rencontrés.

Tout notre être et nos activités sont concernés

Cette union n'aurait pas de densité humaine si elle laissait de côté notre existence quotidienne, l'étoffe même de notre vie, le poids de notre âme. Quand Teilhard parle d'âme, il vise notre pouvoir constructeur. Dieu, le Créateur, s'y trouve impliqué directement.

Comme principe organisateur de l'identité physique et spirituelle de l'homme, notre âme travaille donc de bien des manières sur tous les fronts qui, par le corps, la lient en profondeur à l'univers entier. Teilhard compare un tel travail au "travail de l'algue qui concentre dans ses tissus les substances répandues à dose infinitésimale dans les nappes de l'océan" ou encore à "l'industrie de l'abeille qui forme son miel des sucres éparpillés de tant de fleurs". L'important, sous ces images, est de faire saisir que l'âme, c'est-à-dire l'homme, n'est pas quelque chose de "tout fait", mais qu'il se fait tout au long de son existence. Et cette activité a des résonances bien au-delà de ses effets directs et immédiatement visibles.

Tout notre être et toutes nos activités sont engagés lorsqu'il s'agit d'entrer vraiment dans le mystère de Dieu. Pas question ici de négliger notre condition terrestre, les réalités sensibles qui nous nourrissent et parfois nous effraient : "Que seraient nos esprits, mon Dieu, s'interroge Teilhard, s'ils n'avaient le pain des objets terrestres pour les nourrir, le vin des beautés créées pour les enivrer, l'exercice des luttes humaines pour les fortifier ! »

Le plus petit rejoint le plus grand

C'est en nous investissant pleinement, de toute notre âme, dans l'activité la plus ténue que nous rejoignons le plus grand : "L'intimité de notre union avec Dieu, dit-il encore, est justement fonction de l'achèvement précis que nous donnerons à la moindre de nos œuvres. (...) Il nous attend à chaque instant dans l'action, dans l'œuvre du moment. Il est, en quelque manière, au bout de ma plume, de mon pic, de mon pinceau, de mon aiguille, de mon cœur,

de ma pensée. C'est en poussant jusqu'à son dernier fini naturel le trait, le coup, le point, auquel je suis occupé que je saisisrai le But dernier auquel tend mon vouloir profond."

Si modeste que soit mon action, son ultime grandeur est pour ainsi dire infinie. L'œuvre divine réussit le prodige d'accompagner et de discipliner nos frêles ouvrages, sans les écraser ni les briser : " Elle sur-anime : donc elle ne trouble ni n'étouffe rien. Elle sur-anime : donc elle introduit dans notre vie spirituelle un principe supérieur d'unité, dont l'effet spécifique est, selon le point de vue qu'on adopte, de sanctifier l'effort humain, ou d'humaniser la vie chrétienne."

Le travail humain n'est donc pas seulement un métier, un gagne-pain, il participe ni plus ni moins à l'achèvement du monde « dans le Christ Jésus », à l'accroissement irrésistible, ici et maintenant, du " Milieu divin". Car notre humanité qui grandit devient aussi la sienne, par un amour qui fait nôtre ce qui est sien et, du même coup, sien aussi ce qui est nôtre. "Ainsi, poursuit-il, artistes, ouvriers, savants, quelle que soit notre fonction humaine, nous pouvons, si nous sommes chrétiens, nous précipiter vers l'objet de notre labeur comme vers une issue ouverte à la suprême complétion [accomplissement] de nos êtres." Le non-chrétien peut entrer lui aussi dans cet achèvement où l'effort quotidien de la Terre trouve, jour après jour, sa plus profonde identité. Il le peut en se laissant "dilater, soulever, emporter" par le "grand souffle de l'Univers, insinué en lui par la fissure d'une action humble mais fidèle".

Croissance et diminution

Créature associée à la création, l'homme est néanmoins impensable sans ce que Teilhard appelle ses "passivités". De quoi s'agit-il ? Des contreparties douloureuses du bonheur ou, au moins, du fait d'exister. Notre vie relève d'un réseau de contraintes, biologiques et morales, où elle s'est peu à peu elle-même imposée par pouvoir ou par chance. Notre corps est donc pour nous le lieu inévitable où prennent forme tout à la fois nos plus précieux moyens et nos manques les plus cruels.

Teilhard distingue des "passivités de croissance" et des "passivités de diminution". Les passivités de croissance sont celles qui nous stimulent. Leur symbole le plus facile à comprendre est fourni par la montagne et par la mer, ou plus exactement par l'alpinisme et par la natation. Ce qui pourrait paraître la pure barrière où l'action se brise en est, en fait, le soutien. Ainsi, pour Teilhard, "la Matière, ce n'est pas seulement le poids qui entraîne, la vase qui enlisse, le buisson épineux qui barre le sentier. Prise en soi, antérieurement à notre position et à nos choix, elle est simplement la pente sur laquelle on s'élève aussi bien qu'on descend, le milieu qui supporte aussi bien qu'il cède, le vent qui abat aussi bien qu'il enlève". Ce que l'on éprouve d'abord comme arrêt et limite, apparaît au contraire pour ce qu'il est vraiment : une provocation créatrice. Créer, c'est le plus souvent transformer un obstacle en trophée, l'échec en tremplin pour un nouvel élan. L'homme finit toujours par dérober le feu à l'inertie des pierres. Ce n'est pas pour autant qu'il peut échapper aux passivités de diminution.

Dans les passivités de diminution, aucune créativité n'est plus perceptible. Les plus grandes réussites de l'existence humaine, qu'elles soient politiques, scientifiques, amoureuses, contiennent toujours une part de défi douloureux. Le sommet où conduit ce défi est abîme de souffrance et de mort. Pour Teilhard, interprète ici de tout homme, c'est là le comble des "passivités de pure diminution". "Dans la Mort, comme dans un océan, viennent confluer nos brusques et graduels amoindrissements. La mort est le résumé et la consommation de

toutes nos diminutions : elle est le mal – mal simplement physique, dans la mesure où elle résulte organiquement de la pluralité matérielle où nous sommes immergés, mais mal moral aussi, pour autant que cette pluralité désordonnée, source de tout heurt et de toute corruption, est engendrée, dans la société ou en nous-mêmes, par le mauvais usage de notre liberté."

La mort n'a pas le dernier mot

Toutefois, Teilhard est persuadé que ce qui anime nos croissances ne peut disparaître devant l'échéance d'une diminution totale. Le Dieu auquel nous pouvons communier dans la vie ne saurait être anéanti par l'effet apparemment tout négatif que l'Univers exerce sur nous, en nous donnant la mort. Certes, Dieu " fait se faire" un monde qui, à travers la complexité de nos gènes, nous accorde la "chance" d'exister et plus encore de Le trouver lui-même et d'être trouvés par Lui. Mais ce Dieu doit aussi pouvoir employer les forces de la mort, aux fins d'une victoire pascale.

"Eh bien, dit-il précisément, le grand triomphe du Créateur et du Rédempteur, dans nos perspectives chrétiennes, c'est d'avoir transformé en facteur essentiel de vivification ce qui, en soi, est une puissance universelle d'amoindrissement et de diminution. Dieu doit, en quelque manière, afin de pénétrer définitivement en nous, nous creuser, nous évider, se faire une place". Cette affirmation de Teilhard de Chardin, outre son innovation radicale sur le rapport de l'amour et de la mort, rejoint en profondeur, devant la butée indépassable de la mort, notre attente irrépressible de voir la mort vaincue.

"S'unir, dit-il, c'est dans tous les cas émigrer et mourir partiellement en ce qu'on aime. Mais si, comme nous en sommes persuadés, cette annihilation en l'Autre doit être d'autant plus complète que l'on s'attache à un plus grand que soi, quel ne doit pas être l'arrachement requis pour notre passage en Dieu ? La Mort est chargée de pratiquer, jusqu'au fond de nous-mêmes, l'ouverture désirée. Elle nous fera subir la dissociation attendue. Elle nous mettra dans l'état organiquement requis pour que fonde sur nous le Feu divin. Et ainsi son néfaste pouvoir de décomposer et de dissoudre se trouvera capté pour la plus sublime des opérations de la Vie. Ce qui, par nature, était vide, lacune, retour à la pluralité, peut devenir, dans chaque existence humaine, plénitude et unité en Dieu."

Nous abandonner à Dieu

C'est pourquoi le chrétien se trouve porteur d'une espérance inespérée du Monde. Dans sa confrontation dramatique avec la mort, il a la certitude que le Dieu des vivants, au pire de la diminution, ouvre un chemin de vie. La mort, pour le chrétien, opère et symbolise la déprise totale de soi, celle qui prépare nos étroitesse au face à face infini de l'amour. La dépossession spirituelle, où la mort nous fait tragiquement entrer, mesure en contrepoint l'infini d'un amour auquel, sans le savoir, elle nous introduit. Elle nous vide de nous, sans nous anéantir, pour nous purifier et nous rendre capables de nous livrer à Dieu qui s'est toujours livré à nous dans la vie, et désire se livrer encore totalement à nous dans la mort.

Laissons à Teilhard lui-même le mot de la fin : "Oui, plus, au fond de ma chair, le mal est incrusté et incurable, plus ce peut être Vous que j'abrite, comme un principe aimant, actif, d'épuration et de détachement. Plus l'avenir s'ouvre devant moi comme une crevasse vertigineuse et un passage obscur, plus, si je m'y aventure sur votre parole, je puis avoir confiance de me perdre et de m'abîmer en Vous, d'être assimilé par votre Corps, Jésus. Ô

Énergie de mon Seigneur, Force irrésistible et vivante, parce que, de nous deux, Vous êtes le plus fort infiniment, c'est à Vous que revient le rôle de me brûler dans l'union qui doit nous fondre ensemble. Donnez-moi donc quelque chose de plus précieux encore que la grâce pour laquelle vous priez tous vos fidèles. Ce n'est pas assez que je meure en communiant. Apprenez-moi à communier en mourant."